
Opinion de M. De Bonald sur l'Enseignement Mutuel.

Numéro d'inventaire : 1979.27229

Auteur(s) : De Bonald

Type de document : imprimé divers

Éditeur : Couché (Victoire) (Besançon.)

Imprimeur : Couché (Victoire), Besançon

Période de création : 1er quart 19e siècle

Date de création : 1819

Description : livret sans couverture et sans reliure. Papier vergé.

Mesures : hauteur : 202 mm ; largeur : 135 mm

Notes : Conservation: voir boîte n°1

Mots-clés : Conception et politiques éducatives

Méthodes pédagogiques actives (y compris la coopération scolaire, classes vertes, méthode Freinet)

Filière : non précisée

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 16

OPINION
DE M. DE BONALD,
SUR
L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.



A BESANÇON,
De l'imprimerie de VICTOIRE COUCHÉ.
M. DCCC. XIX.

OPINION

DE M. DE BONALD,

SUR

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL. *

LES Romains donnoient à leurs lois le nom de ceux qui les avoient proposées, *lex Julia, Sempronia, Valeria*, la quarte *Falcidie* ou *Trebellianique*. Les Grecs faisoient mieux, et un de leurs sages ne permettoit qu'à l'homme de bien de faire une proposition de loi.

Si ces usages avoient été reçus parmi nous, à l'époque de l'invasion de notre fièvre législative, beaucoup d'orateurs auroient gardé le silence, ou beaucoup de lois auroient été, en naissant, déshonorées par le nom de leurs auteurs.

Ces réflexions m'ont été suggérées à l'occasion de la méthode d'Enseignement mutuel, long-temps appelée méthode *Lancastrienne*, du nom du *Quaker* son inventeur en Angleterre, et qu'on auroit pu appeler *Carnotienne*, du nom de celui qui l'a importée en France, pendant les cent-jours, l'un des plus terribles et des plus dociles instrumens des fureurs de la Convention, membre fameux de ce fameux Comité de *salut public* qui a tout perdu en France, public et particulier, et à qui Solon n'eût certainement pas permis de rien proposer, tant ce sage législateur étoit persuadé que la perversité de mœurs et de conduite fausse le jugement, même quand elle aiguise l'esprit, et qu'il n'y a que la vertu qui, pour la direction morale de la société, ait de la raison, et même du génie.

Cette méthode fut, à son apparition, accueillie à Paris où l'on accueille tout, bon et mauvais, pourvu

* Extrait de la 22^e livraison du *Conservateur*.

(6)

suspect. Il y eut plus de signes extérieurs de religion dans les écoles d'Enseignement mutuel, on y parla un peu plus de morale religieuse; et, ainsi modifiée, cette institution a reçu les plus grands encouragemens de la part de l'autorité, et a souffert les plus vives contradictions de la part des villes. Là où les autorités locales ont été laissées à elles-mêmes, elles ont appelé des Frères, et ont fait les fonds de leur établissement. De son côté, la commission provisoire d'instruction publique qui, dans peu d'années, a fait provisoirement tant de mal définitif en portant dans l'éducation publique des intentions et des passions politiques renouvelées des Grecs, a imaginé, pour faire triompher l'Enseignement mutuel, d'obliger chaque Frère à recevoir un diplôme d'instituteur, que l'Université impériale, plus franche et plus raisonnable, avoit une fois pour toutes, accordé au corps entier. Ainsi, avec les moyens de tout genre, pécuniaires ou autres, employés ou perdus à soutenir et à propager l'enseignement mutuel, on auroit déjà l'institution des *Frères de la Doctrine chrétienne* établie dans le plus grand nombre des villes du royaume, instruisant tous les enfans et édifiant tous les citoyens. En attendant, cette diversité de méthodes fomenté, dès le plus bas âge, entre les enfans des deux Ecoles rivales, des germes de discorde qui porteront leurs fruits dans leur temps, et qui, même aujourd'hui, divisent, dans les villes, les autorités et les citoyens, pour le bonheur de la France, l'édification des provinces, la paix des familles, et à la grande satisfaction de ceux dont toute la politique est de *diviser pour régner*, parce qu'ils ne comprennent pas qu'il ne faut *régner que pour réunir*. Des hommes du monde ne se haïssent pas pour avoir été élevés les uns chez les Oratoriens, les autres chez les Jésuites; mais des hommes du peuple, chez qui les sentimens naturels sont plus profonds, parce qu'ils sont moins distraits, ou moins combattus par des sentimens factices, conserveront toute leur vie les premières haines de leur enfance, comme ses premières affections.

Nous examinerons dans un autre article (si elle ne

